

A 7714

4 9

Pauline Pucciano
LE PORPHYRE ET L'ALBATRE

CHAPITRE 1 : LES CITÉS PORTUAIRES



Keller avait fini par trouver une chambre donnant sur la mer, et passait de longs moments à sa fenêtre. Aujourd'hui, le temps était changeant, et la valse des nuages semblait créer sans cesse des modifications subtiles dans la lumière et les couleurs. L'horizon était d'un bleu plus foncé, presque noir, et ce bleu marine se dégradait jusqu'à un vert profond au bord du rivage. Le bruit du ressac, aussi, le fascinait. La mer ne produisait cependant pas le même effet sur sa compagne de voyage, qui la trouvait plate, et déserte, et ennuyeuse.

Ils se trouvaient à Port-Kharys, sur la pointe Sud de la baie. En face, sur la pointe Nord, il discernait les remparts et les tours de Port-Sylla. La baie, d'une forme gracieuse, découpée sur fond d'azur, était traversée par un pont colossal, à l'abri duquel dormaient les vaisseaux de chacune des deux Cités. Il y avait bien deux ports distincts; et le centre de la Baie appartenait en général aux Marsoulins et aux poissons volants; mais, les jours de grande affluence, comme pour la fête des Filets, Keller avait entendu dire que les deux ports se rejoignaient pour n'en former plus qu'un.

- Peux-tu fermer la fenêtre ? Cette odeur me donne la nausée, gémit Daïla, occupée à essayer ses derniers colifichets.

Keller, à regret, ferma la fenêtre, et l'odeur du large, pleine de sel, d'algues et de soleil, s'atténa. La fillette, dont ils avaient fêté le douzième anniversaire quelques jours auparavant, avait perdu déjà la grâce de l'enfance, et n'avait pas encore acquis le charme de la jeune fille. Elle était une petite tête pensante, une petite bouche parlante qui émettait force jugements.

- Es-tu prête pour aller manger ? demanda-t-il.

- Je suis habillée, si c'est ce que tu me demandes, mais quant à savoir si mon estomac est prêt à avaler encore une de ces bestioles écailleuses...

- Tu exagères, dit-il distraitement.

Mais elle n'écoutait pas, trop occupée à fixer sur sa tête le bandeau de velours vert que son père venait de lui offrir. Elle avait les cheveux châtain, raides, le teint pâle, et les yeux légèrement trop rapprochés, comme sa mère.

- C'est affreux, dit-elle. Il faut qu'on rentre à Albâtre pour tresser à nouveau mes cheveux, les gens d'ici ne savent pas se coiffer.

Keller tourna la tête vers elle vivement.

- Utilise l'Esprit pour calmer ta mauvaise humeur, Daïla, dit-il un peu sèchement, tandis que sa

propre pierre frontale se mettait à répandre une lumière blanche soudaine. Reprends-toi.

La fillette ne protesta pas. Lorsque la pierre frontale de son père s'allumait, elle préférait rendre les armes.

- Je suis prête, dit-elle en souriant.

Keller la considéra d'un air sévère.

- Et j'ai tellement faim que j'avalerais bien un bol entier de soupe de poisson, ajouta-t-elle en faisant un clin d'oeil à son père.

Keller hocha la tête et ils sortirent vivement de l'auberge. Tout en la prenant par le bras - car elle lui avait défendu de lui tenir la main - il songeait qu'elle était si différente d'Ireyn que, n'étaient ses yeux, Ireyn ne l'aurait pas reconnue pour sa fille. Ireyn si sage, si grave, si responsable, et qui jugeait si durement la futilité d'Albâtre, avait donné naissance à une jeune fille insouciant et batailleuse, pleine d'esprit, volubile et volatile comme un papillon rouge... Et Keller ne pouvait s'empêcher de penser qu'il l'aimait davantage ainsi qu'il n'avait aimé sa mère, malgré toute sa grandeur morale. Ireyn ne devait pas être beaucoup plus âgée lorsqu'elle avait dû fuir dans la Montagne. Par l'Esprit... Elle avait à peine trois ou quatre ans de plus quand lui-même, Keller, avait partagé sa couche. Cela lui paraissait incroyable et légendaire, comme si ses deux existences n'avaient jamais été pleinement raccordées par sa mémoire capricieuse.

Toutefois, dès qu'ils eurent franchi le seuil, le spectacle de Port-Kharis balaya ces pensées. Moins belles que la Cité d'Albâtre, les Cités Portuaires n'en avaient pas moins un charme puissant. Il n'y avait pas, bien sûr, l'élégance de la pierre blanche, ni l'harmonie, l'unité profonde de l'architecture, mais il y avait en elles quelque chose de plus dense et de plus vivant. A Port-Kharis, Keller retrouvait un peu de l'agitation de l'ancienne Ville-Basse, avec ses rues bondées et ses cris, mais sans le relent de misère. Des monuments somptueux, surtout les temples dédiés à la Déesse, côtoyaient des bâtiments hétéroclites, d'époques et de styles différents. Quelques villas particulières étaient même construites dans le style d'Albâtre, leurs façades étincelantes tranchant sur la grisaille des maisons mitoyennes. Il y avait très peu d'arbres, et un seul jardin dans toute la Cité, mais le Port, que l'on apercevait au bout de toutes les allées, au fond de toutes les perspectives, insufflait à tous les points de vue une idée d'espace et de liberté. Les habitants, enfin, étaient fascinants à observer. La diversité de leur apparence plongeait Keller dans l'admiration - contrairement aux Citoyens d'Albâtre, qui portaient tous les cheveux longs, toujours plus ou moins tressés, et se rasaient méticuleusement la barbe, les habitants des Cités Portuaires ne se ressemblaient pas l'un à l'autre. Les uns portaient des toges ou des vêtements qui s'en approchaient; les autres, des pantalons, longs ou courts, bouffants ou collants, de couleurs

sombres, ou claires; certains portaient des armes, d'autres, des animaux domestiques dont Keller n'avait jamais entendu le nom, d'autres encore, des instruments de musique aux formes contournées, qui rendaient des sons inouïs. Les femmes exubérantes étaient parées de toutes sortes de bijoux étranges; certaines dévoilaient leurs jambes, d'autres leurs épaules, certaines marchaient fièrement, presque nues; d'autres étaient couvertes des pieds à la tête; elles portaient sur la tête des postiches démesurés, des chapeaux, des diadèmes de fleurs.

Keller et Daïla croisèrent un étrange personnage, de très haute taille, mais paré d'une sorte de robe faite de tissus différents, dont certains étaient aussi transparents que des ailes d'insectes.

- Etait-ce un homme ou une femme ? demanda Daïla en pouffant.

- Il semble que deux sexes soient nettement insuffisants ici pour rendre compte de tout le monde... murmura Keller, amusé.

- Chez nous, il n'y a que deux sexes, et deux langues... continua Daïla. Ici, tout est multiplié ! J'ai l'impression que j'entends une nouvelle langue à chaque coin de rue.

- Il y en a une avec des sonorités très rauques, que j'aurais du mal à reproduire...

Daïla comprenait de quoi il parlait et s'entraîna pendant quelques minutes, en riant, à reproduire les syllabes gutturales qu'ils avaient entendues la veille.

Brusquement, la fillette devint grave, juste devant l'entrée d'un temple.

- Tu crois qu'on peut y entrer ?

Keller hésita.

- Je ne sais pas quelle est la coutume.

Ils regardèrent un instant l'immense porte, dont l'architecture annonçait l'entrée dans un autre monde. La Déesse était vénérée par presque tous les habitants des Cités Portuaires, et, disait-on, également de l'autre côté de la mer. Elle était la Créatrice, la Dispensatrice et la Tueuse. Son image se confondait parfois avec celle de la Mer, et ses Temples se reconnaissaient à une grande distance par leur couleur verte. Keller avait entendu qu'on faisait venir des blocs de serpentine et de porphyre, dans d'immenses navires, affrétés à prix d'or. Le bronze, mat et d'un vert plus pâle, et, çà et là, l'émeraude, aux scintillements étudiés, s'incrustaient dans ce marbre Vert-de-Mer, et lorsque le Soleil bénissait le temple d'un rayon direct, il miroitait comme la surface de l'eau.

D'un pas mal assuré, ils entrèrent.

Dans les formes de la porte, le tracé des colonnes et des vitraux, les lignes droites étaient évitées, ou adoucies, et l'impression générale était celle d'un univers courbe et dynamique,

s'élevant en volutes, retombant en cascades. Des motifs à-demi végétaux, à-demi géométriques, parcouraient les surfaces, mais nulle statue, nulle représentation de la Déesse n'ornait le temple, à l'exception d'un visage gigantesque, sculpté en bas-relief au plafond, dont les contours et les cheveux se perdaient dans les arabesques décoratives. Ce visage impressionnant qui surgissait, aveugle, de la pierre, se reflétait dans l'eau d'un grand bassin qui occupait la partie centrale. Ce bassin, entouré d'une balustrade ajourée, était sombre. Sa surface limpide reflétait le plafond, et le visage et son reflet, presque aussi nets l'un que l'autre, paraissaient se regarder, communiquer, se répondre dans la langue silencieuse des dieux.

Keller et Daïla, le souffle coupé, n'avaient fait que quelques pas dans le Temple, et contemplaient cette vision sacrée - lorsque l'eau du bassin se rida. Quelque chose d'inaperçu nageait dans ce bassin immense - quelque chose d'assez grand pour en troubler toute la surface. Puis, lentement, l'eau retrouva sa miraculeuse immobilité, et le second visage, un moment dissipé, réapparut.

On l'appelle le Bassin du Mystère, murmura Keller qui se rappelait une conversation. Je crois que nous ne devrions pas rester là...

Daïla ne se fit pas prier, et ils ressortirent comme ils étaient entrés, furtivement, pour se retrouver subitement dans le vacarme coloré de la rue.

- Tout cela me donne le vertige, Papa. Albâtre me manque, dit Daïla d'un air songeur.

- Et nous allons bientôt rentrer, dit Keller. Mais pas avant que j'aie trouvé ce que je cherche.

- Que cherches-tu exactement ? Cela fait des jours que nous demandons audience à tous les prêtres de la Cité... Quelle mascarade ! Je suis capable d'exécuter la plupart des tours qu'ils font pour impressionner la foule, et je n'ai que douze ans !

- L'usage de l'Esprit est limité, ici. Seuls les prêtres y sont initiés.

- Comme jadis en Albâtre ?

- Oui, sauf que même les riches et les puissants ici ne sont pas autorisés à l'utiliser.

- C'est vraiment ridicule, dit la fillette en hochant la tête. Tout le monde doit pouvoir utiliser l'Esprit, c'est comme si quelques personnes seulement avaient le droit d'utiliser leurs jambes...

Keller sourit. Les enfants de la Nouvelle Albâtre avaient grandi dans l'amour du savoir et de l'égalité, et les remarques naïves de sa fille l'emplissaient d'aise.

- Nous avons rendez-vous, après le déjeuner, avec un érudit que j'ai rencontré à la Bibliothèque. Il m'a dit qu'il essaierait de me renseigner.

Daïla soupira de manière ostentatoire, puis se renfrogna. La brève éclaircie de son humeur venait de prendre fin - une chape de rancune était tombée sur elle, sans crier gare, et assombrissait son

visage.

Keller le remarqua mais préféra se taire. Les sautes d'humeur de Daïla lui étaient difficiles à supporter, et le passage abrupt d'un moment de partage à un moment de conflit latent le laissait toujours désemparé, triste ou furieux.

- Daïla, lui dit-il après presque une heure de silence, une fois qu'ils furent attablés devant un poisson grillé dans une ruelle, à l'air libre. Tu savais pertinemment que j'entreprenais ce voyage pour mes recherches. Je suis heureux que tu te sois jointe à moi, mais...

- Je sais, je sais. Je ne sais pas ce que je m'imaginai.

- Que veux-tu dire ?

- Je ne sais pas. Tu es toujours préoccupé par autre chose - là-bas, c'est Aelenor, ou tes recherches. Ici, ça ne change pas vraiment.

- Non, en effet, dit Keller un peu radouci. Mes recherches sont essentielles.

Daïla leva le sourcil d'un air dubitatif.

- Je me demande bien ce que tu peux rechercher d'aussi essentiel, dit-elle d'un ton acerbe. Ce que tu fais ou ne fais pas ne va pas changer la face d'Albâtre.

Keller ne répondit pas. Il détourna le regard et contempla le port, que l'on apercevait au bout de la ruelle. Daïla crut qu'elle l'avait blessé - en réalité, Keller ne pensait plus à elle, mais à la raison qui l'avait poussé à venir jusqu'ici. Les jumeaux allaient avoir quinze ans; ils étaient devenus des hommes, au corps puissant, et la barbe poussait drue à leurs joues. Sornar n'allait pas posséder indéfiniment le corps de Nox sans rien faire - son attente, quel qu'en fût l'objet, était en train de prendre fin. Keller le sentait, le savait, une urgence obscure le poussait dans ses derniers retranchements. L'esprit maléfique avait attendu, et nul accident, nul meurtre étrange, ne s'était produit pendant ces douze dernières années. Mais il était là, aux aguets, *prêt*. Artus et lui le savaient depuis toujours.

- Pourquoi m'as-tu emmenée ? je ne fais que te gêner, et en plus je t'exaspère.

La pierre frontale de Keller scintilla brièvement.

- Tu es tellement injuste que je n'ai pas envie de te répondre, dit-il.

Pourquoi l'avait-il emmenée ? Parce qu'il trouvait que Nox prenait sur elle un ascendant préoccupant, et qu'il voulait la retirer de ses griffes. Parce qu'il avait conscience qu'il la délaissait un peu trop. Parce que son innocence avait quelque chose de rafraîchissant. Parce qu'il l'aimait.

- Si Aelenor avait bien voulu t'accompagner, m'auriez-vous emmenée ?

- Ne dis pas de bêtises, Daïla. Aelenor ne peut pas voyager.
- Mais si elle avait pu... M'aurais-tu emmenée ?
- Si Aelenor n'avait pas été gouvernante d'Albâtre, elle se serait occupée de toi et tu l'aurais considérée comme ta mère.
- Parle-moi de Maman.

Keller soupira intérieurement. Depuis quelque temps, Daïla rassemblait tout ce qu'elle pouvait pour se construire une image de sa mère - elle passait beaucoup de temps au chevet de la vieille Morgha, qui ne marchait plus depuis des années, et qui adorait lui raconter l'histoire d'Ireyn et de son sacrifice. Daïla avait même pris des notes sur un vélin, et rédigé une somme de tous les Dits Essentiels dont les disciples d'Ireyn se souvenaient. Keller comprenait cette démarche - il la comprenait parfaitement, et ne voulait surtout pas laisser paraître l'agacement qu'il en éprouvait - et dont il avait honte.

Avec le temps, l'image d'Ireyn s'était presque effacée de sa mémoire - il avait du mal à convoquer son visage ou le son de sa voix; les souvenirs de leur vie commune dans la forêt avaient perdu de leur substance. Sa relation avec Ireyn n'avait été due qu'à son amnésie, à leur isolement - et cette amnésie n'était qu'un accident, un trou dans la trame de sa vie. Que pouvait-il dire à Daïla ? Qu'il n'avait jamais vraiment aimé sa mère, qu'elle-même était née d'un rapprochement de hasard, d'un lit de fortune qu'il avait quitté dès qu'il l'avait pu ?

- Ta mère était très sage et très courageuse. Et tu lui ressembles beaucoup.
- Vous êtes-vous beaucoup aimés ?
- Bien sûr, répondit-il un peu vite.
- Tu l'as aimée autant qu'Aelenor ?
- Ce n'est pas comparable.
- Pourquoi ?
- Je n'étais pas moi-même lorsque j'ai aimé ta mère, Daïla, finit-il par dire avec impatience. Tu le sais, tout le monde te l'a raconté cent fois. Que veux-tu que je te dise ?
- La vérité, par exemple...
- La vérité est que je suis devenu fou dans la Cité-Monastère, que la vieille Naïma m'a sauvé, que j'ai vécu trois ans avec une vieille et des enfants, avec pour seul nom « le Sans-Mémoire ». Mais ce n'est pas ma vie. Ma vraie vie, tu le sais, c'est le combat que j'ai mené à Albâtre, avec Aelenor.

- Donc, je ne fais pas partie de ta « vraie vie ».

Keller ferma les yeux, et Daïla vit sa pierre frontale émettre une lumière vive et continue pendant de longues secondes.

- Je t'aime, Daïla, et je comprends tes questions. Mais nous allons laisser ce sujet pour le moment.

La fillette n'était jamais aussi irritée que lorsque les adultes prenaient ce ton avec elle - ce ton rationnel, ce ton de maîtrise, alors qu'ils ne comprenaient rien et faisaient n'importe quoi.

- Tu comprends mes questions, vraiment ? siffla-t-elle.

Mais il ne la laissa pas finir.

- Nous allons laisser ce sujet pour le moment, répéta-t-il avec sa voix de Verbe.

Elle ouvrit la bouche comme pour protester, puis se ravisa, des larmes de colère perlant à ses yeux. Elle utilisa l'Esprit pour se calmer - les passants avaient regardé Keller avec méfiance lorsque sa pierre frontale s'était allumée, et la dernière chose qu'elle désirât était de leur attirer des problèmes à Port-Kharys. Elle lui ferait payer cette contrainte plus tard - pour le moment, elle allait se contenter d'être docile et mutique.

Elle le regarda manger d'un air morose et repoussa son assiette à peine entamée.

- Tu ne manges pas ? demanda-t-il.

- Je n'aime pas le poisson, dit-elle.

- Comme tu voudras.

Il régla son repas avec la monnaie qui avait cours dans les Cités Portuaires - et dont il commençait d'ailleurs à craindre de manquer. Puis, tenant toujours Daïla par le bras, la forçant à presser le pas alors que le jeune corps paraissait déployer toute sa force d'inertie pour les ralentir, il se rendit au rendez-vous.

Alphen était un noble lettré, qui s'était immédiatement entiché de Keller lorsqu'il l'avait rencontré à la Bibliothèque. Les étrangers munis d'une pierre frontale étaient de véritables curiosités dans les Cités Portuaires; on connaissait les coutumes d'Albâtre, on avait toujours fait des affaires avec la Guilde du Commerce, et on profitait de nombreux objets d'art venant des Manufactures; on savait que la Déesse n'y était pas vénérée, ni même connue, et que toute la Haute-Ville étincelait de blanc. Plus encore, bien sûr, on racontait que tout le monde là-bas usait de la magie comme si cela était parfaitement naturel, et même qu'on apprenait la magie aux enfants dans les écoles... Tout cela était parfaitement suffisant pour valoir à Keller, après une chaleureuse rencontre, une invitation dans l'une des plus belles demeures de Port-Kharis, sur le front de mer.

Keller oublia temporairement la mauvaise grâce de sa fille en pénétrant dans le vestibule de la villa d'Alphen, conduit par un serviteur silencieux qui gardait la tête baissée. On les mena dans une pièce vaste et éclairée par trois larges fenêtres donnant sur le port. Des statuettes qui, au premier coup d'oeil, provenaient de multiples origines, des tapis chatoyants, des miroirs baroques, des rayonnages de vélins, des rideaux damassés, formaient le mobilier chargé de ce salon cosmopolite.

Alphen se trouvait là, avec son épouse Joos et leur jeune garçon, âgé d'à peine six ans, qui fut vite emmené, ainsi que Daïla, par le serviteur qui les avait introduits. Keller vit la fillette amorcer un mouvement de protestation, mais il fixa sur elle un regard impérieux, et elle se laissa faire. Leurs hôtes, qui avaient marqué beaucoup de respect et d'amabilité pour Keller, ne lui avaient pas dit bonjour, et elle estima que les moeurs des Cités Portuaires étaient à peine plus civilisées que celles des chafouins.

- Je suis très heureuse de vous rencontrer, Monsieur, dit Joos, dans une Langue Noble presque parfaite. Je suis très friande de tout ce qui peut concerner votre intéressante Cité...

- Je serais ravi de satisfaire votre curiosité. Je suis moi-même en train de faire quelques recherches et j'espérais que... des érudits tels que vous pourriez m'aider.

- Asseyez-vous, Keller, proposa Alphen. Sur quoi portent vos recherches ?

- Eh bien, je voudrais rencontrer une personne versée dans l'utilisation de l'Esprit. Je pensais donc à un prêtre.

Alphen et Joos se regardèrent comme s'il avait dit quelque chose de charmant.

- Pourriez-vous...

- Peut-être...

- Nous faire une petite démonstration ?

Keller ne comprit pas tout de suite.

- Bien sûr, dit-il. Avez-vous de la monnaie en grande quantité ? ou une collection de petits objets ?

Alphen, tout sourire, vida ses poches et déposa sur la table une pleine poignée de monnaie.

Keller se concentra, fit appel à l'Esprit, et sa pierre frontale brilla faiblement.

- Il y en a 17, dit-il.

Joos, avec excitation, se mit à compter les pièces.

- 15, 16... et 17 ! C'est incroyable !

- L'Esprit développe la concentration, la mémoire, la résistance à la douleur et à la fatigue, la

capacité de cicatrisation, la maîtrise des émotions... Et, bien sûr, l'art de la persuasion.

- Oui, vous appelez ça... le Verbe, n'est-ce pas ?

- En effet.

- Seriez-vous capable de faire faire n'importe quoi à... disons, à notre serviteur ?

- S'il n'est pas familier de l'Esprit, en théorie, oui, j'en serais capable.

Les deux époux se regardaient, émerveillés.

- Mais je ne le ferai pas, dit Keller d'un air assez déterminé. User de la contrainte avec les gens qui ne peuvent vous résister est considéré comme une action grave, en Albâtre, que je ne commettrais pas, même pour amuser mes hôtes.

- Bien sûr, dit Alphen.

Joos était visiblement un peu déçue, mais elle n'insista pas.

- Pouvez-vous m'aider à rencontrer un prêtre ? Aucune des audiences que j'ai demandées ne m'a été accordée.

Joos eut un sourire mutin.

- Il se trouve que mon frère est un prêtre de la Déesse. Oh, je ne le crois pas très versé dans la magie, mais il pourra sans doute vous obtenir une audience avec quelqu'un qui l'est.

- Que recherchez-vous exactement ?

- Nous avons eu affaire à un... dissident. Qui a utilisé l'Esprit de manière non orthodoxe, en enfreignant toutes nos règles. Il a développé de grands pouvoirs, et j'aimerais savoir si de tels personnages ont existé ailleurs, et jusqu'où leur science les a conduits.

- C'est un historien, qu'il vous faut.

- Un historien, doublé d'un fin connaisseur des mécanismes de l'Esprit...

Alphen, avec beaucoup de courtoisie, envoya l'un de ses serviteurs porter un message à son beau-frère, qui s'engagea à organiser un rendez-vous pour Keller dans le courant de la semaine. Mais Keller dut payer ce service de nombreuses anecdotes, qu'il tacha de rendre spirituelles, bien que ce rôle de cicérone lui coûtât beaucoup : les chafouins et les reptiles, les Guildes, la Révolution, les papillons rouges, les thermes, la nouvelle Albâtre, tout y passa, et Keller ne savoura même pas l'ironie de la situation. N'avait-il pas été jadis, comme ses hôtes, un enfant fasciné par les merveilles de la Haute-Ville ? n'avait-il pas harcelé le vieux Keytel de questions semblables, et peut-être encore plus stupides ? Aujourd'hui, c'était lui qui arborait une pierre frontale et qui faisait démonstration de l'Esprit, lui qui corrigeait ses interlocuteurs sur la grammaire

de la Langue Noble. Et pourtant, il n'en éprouvait aucune fierté, mais seulement un ennui profond. « Les désirs réalisés sont les tombeaux des rêves » pensa-t-il, en se demandant d'où cette sentence lui venait.

L'heure de partir poliment arriva enfin, avec le crépuscule; Keller et Daïla, un moment silencieux dans les rues en proie aux menaces de l'ombre, au bord de cette mer que la nuit rendait presque effrayante, avaient un peu froid. Le vent n'était jamais si soutenu, en Albâtre, où la montagne les protégeait.

- Excuse-moi pour tout à l'heure, dit Keller. Je n'aurais pas dû te contraindre.

Daïla ne répondit pas mais sa main chercha timidement celle de son père.

- Je me suis affreusement ennuyée, dit-elle doucement, c'était interminable. Les enfants de Port-Kharis me paraissent bien ignorants, s'ils sont tous élevés comme celui-là...

Keller sourit dans l'ombre.

- Je me suis ennuyé aussi, si ça peut te consoler... « Les désirs réalisés sont les tombeaux des rêves »... Ca te dit quelque chose ?

- C'est un Dit Essentiel de ma mère.

Et, la main dans celle de son père, dans ce pays étranger où tombait une étrange nuit peuplée d'androgynes et de Déesses, Daïla se sentit, enfin, proche de lui.